

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 octobre 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — L'histoire de l'aiguille, par Roméo. — La soirée du 29. — Poésie : Automne, par G. L. Désaulniers. — Nos primes. — Le curé Labelle. — La Porteuse de Pain (suite). — Tablette de la mère de famille. — Récréations de la famille. — Problème d'échecs. — Rébus. — Choses et autres.

GRAVURES : Portrait du cardinal McClosky, archevêque de New-York, décédé. — Explosion de la mine de Flood Rock. — Portrait de M. le curé Labelle, le roi du Nord. — Rébus.

ENTRE-NOUS

DANS un de ses numéros de la semaine dernière, le *Herald* demande si en fin de compte la province de Québec est, oui ou non, une province anglaise ou une province française, et si l'Angleterre doit supporter plus longtemps les insolences des Canadiens-français.

L'insolence n'est pas de notre côté. C'est la question elle-même qui est absurde et inconvenante.

Un autre journal disait un jour : " Il faut bien le reconnaître, nous ne savons pas nous faire aimer. Là où d'autres nations, et particulièrement la France, ont réussi à s'attirer des sympathies, l'Angleterre ne s'est acquise que des haines."

La réflexion est fort juste et tout à fait conforme à l'histoire et aux traditions des deux premières nations du monde.

Les haines de races et de religions que la civilisation a pour but de faire disparaître ou tout au moins d'atténuer, n'existent nulle part autant que dans les colonies anglaises, et pour preuve, je n'en veux citer que l'exemple du Canada, de l'Inde et de l'Irlande.

Il semble qu'à mesure que les relations commerciales de l'Angleterre s'étendent davantage et qu'elle impose le plus son rôle d'intermédiaire mercantile à la plupart des peuples, il semble, dis-je, que sa grandeur morale diminue et qu'elle devient de plus en plus inférieure aux autres nations au point de vue vraiment civilisateur.

La France représente l'honneur ; l'Angleterre, c'est l'argent.

* * *

Tous les jours nos compatriotes d'origine anglaise s'évertuent à répéter que, représentant une proportion beaucoup plus grande que nous de la fortune publique du pays, ils ont seuls le droit de commander, de régler les affaires publiques, de faire les lois, les traités, etc., sans nous demander notre avis.

Comme ce sont les plus grands marchands du globe, ils se croient appelés à tout faire marcher à leur gré.

C'est une prétention par trop exagérée.

Un peuple marchand a beaucoup de mérite, sans aucun doute, mais enfin il faut bien admettre que les autres nations qui produisent, que les pays artistiques, littéraires, agriculteurs et industriels ont le droit de dire au marchand que son rôle, tout indispensable qu'il soit, ne peut ni ne doit retirer aux autres les droits qui leur sont acquis.

Si le rouage est utile, la force motrice est indispensable.

Si le commerce anglais était arrêté tout à coup, il s'en suivrait un désordre général, mais momentanément, et ce serait l'Angleterre qui en souffrirait plus que tout le monde, puisqu'elle ne produit pas assez pour nourrir ses habitants.

Il n'en est pas de même de la France, ni des autres nations, et nous en avons eu la preuve lors du blocus continental.

* * *

A part ses ressources matérielles, la France a pour elle un appoint merveilleux : c'est son honneur, honneur tel qu'on l'a vu emprunter, il y a quinze ans, des sommes fabuleuses, sur parole, alors que l'Allemagne victorieuse ne pouvait, quelques

années plus tard, couvrir un emprunt d'une importance relativement insignifiante.

Quand la France donne sa parole, elle la tient. Peut-on se fier à la foi anglaise ?

La France est belle et bonne.

L'Angleterre est brumeuse et égoïste.

C'est à cause de ces différences physiques et morales que, mettant de côté même les liens du sang, notre choix ne pouvait être douteux.

Ayant à nous prononcer comme tout homme ou toute réunion d'hommes a le droit de le faire sur la valeur réelle des nations, nous avons dit que la France était la plus belle et la meilleure.

Mais les traités ? objecteront nos adversaires.

Les traités, vous savez comment vous les déchirez quand il s'agit de vos intérêts. Et d'ailleurs, c'est grâce à nous si vous possédez encore le Canada, car en 1812 il ne dépendait que de nous de le donner aux Etats-Unis.

Voilà donc la réponse à la question du *Herald* :

De cœur, nous sommes français. Au point de vue politique, nous sommes fidèles au traité de Paris, si honteux qu'il ait pu être, mais à condition que vous respecterez entièrement, complètement, sans l'ombre d'une atteinte, tous nos droits politiques.

A vous de régler votre conduite sur cette déclaration.

* * *

Que de bien cependant on verrait sur la terre,
Si l'honneur un seul jour s'alliait avec l'argent !

Ces deux vers renferment une idée vraie, mais que l'on est en droit de qualifier de rêve, en voyant les refus de la part de l'argent de s'allier avec l'honneur.

Aidez-nous, on vous aidera, et ce n'est pas vous qui bénéficiez le moins.

Vous voulez imposer votre langue, nous ne voulons pas nous servir de la vôtre.

Faisons un compromis : Que l'anglais soit la langue des affaires, la langue de la rue, des voyages, mais en retour, que tout le monde parle français dans la famille, et que la langue de la France soit la langue intime, la langue de la maison.

Ce que je demande n'a rien d'impossible. Dans tous les pays de l'Europe on parle français dans les bonnes familles et dans les cours.

Sachant deux langues, tout le monde y gagnera. Nos rapports seront plus faciles, nous pourrions plus aisément nous communiquer nos idées, et quand on parle le même idiôme, on est bien près de s'entendre sur une foule de points.

Nous apporterons tous à la société notre contingent d'idées, et alors, mais alors seulement, notre pays, notre Canada, deviendra prospère, riche et grand.

Quelques fanatiques s'opposeront à ce compromis, laissez-les dire, leurs plaintes ne trouveront plus d'oreilles, et on les regardera comme des vertiges vivants d'une autre époque, inutiles et sans influence.

Voulez-vous essayer ?

* * *

Quand on vous donnera des vieux sous, comme monnaie d'une pièce, à la suite d'un achat, ne les refusez jamais sans les avoir bien examinés, un vieux sou en vaut souvent dix, vingt et trente, tout neufs sortis de la monnaie.

Je sais bien que les personnes qui s'occupent de numismatique sont rares en ce pays, comme partout, cependant il y en a quelques-unes, et je citerai le Dr Leroux, qui s'occupe de cette science depuis plusieurs années et se trouve maintenant en correspondance avec la plupart des numismates de tous les pays.

Notez que cette science a des dédommagements très palpables, et que les bénéfices qu'elle apporte sont très respectables.

Les personnes qui voudraient s'occuper de numismatique devront d'abord se procurer les ouvrages, peu dispendieux du reste, publiés par M. Leroux.

Je reçois à l'instant son *Vade Mecum du Collectionneur*, qui vient de paraître. C'est un ouvrage très bien fait et très utile, qui renferme les noms de toutes les monnaies courantes du monde entier et en donne la valeur.

Il est accompagné de tables d'inscriptions et de

chiffres dans une quinzaine de langues. Divers alphabets s'y trouvent également.

Son ouvrage sur les monnaies de cuivre canadiennes, qui est presque épuisé, a surtout beaucoup d'intérêt local, et je vous engage à vous le procurer ainsi que les autres.

L'étude des monnaies est loin d'être inutile, elle est un des compléments de l'étude de l'histoire, et tout bon numismate est un homme très versé en différentes sciences, et à notre époque il est bon de savoir beaucoup de tout.

Si certaines personnes désiraient se renseigner sur la valeur des monnaies qu'elles peuvent posséder, je me ferai un plaisir de les mettre en rapport avec le Dr Leroux, et je suis sûr qu'il résultera de ces relations, de nouvelles connaissances historiques et des découvertes numismatiques des plus intéressantes.

* * *

Vous avez sans doute lu quelque part cette légende du vaisseau fantôme, qu'on ne voit qu'à l'approche de la tempête, et dont les mats sont si grands, si hauts, que le jeune mousse qui en commence l'ascension descend longtemps, longtemps plus tard, quand l'âge a blanchi ses cheveux.

Le Canada vient d'avoir sa barge fantôme, barge errante, allant de-ci, de-là, sans savoir où atterrir.

La barge *Cushing*, chargé de bois, quittait Ottawa, il y a un mois environ, pour aller décharger sa cargaison quelque part, là-bas, dans le golfe. La famille du capitaine, composée de sept personnes, dont cinq enfants, faisait le voyage comme d'habitude, et tous se faisaient déjà une fête de revenir bientôt se reposer à la maison, après avoir gagné le pain de la saison d'hiver, quand un matin, l'un des enfants fut pris de maux de tête et de nausées.

On jeta l'ancre, le père prit la chaloupe et alla à terre pour chercher un médecin. Le pauvre petit avait la variole.

Le bruit s'en répandit vite, et partout on télégraphia aux officiers de santé. Ordre fut donné tout le long du fleuve de s'opposer au débarquement de la famille et du déchargement de la cargaison.

C'est ainsi que la barge passa devant Montréal, essaya en vain d'atterrir en différents lieux, alla jusqu'à Québec, puis fut renvoyée avec ordre de retourner à son point de départ.

* * *

Comprenez-vous toutes les souffrances qu'a dû endurer la pauvre mère, assise au chevet de l'enfant malade, ne pouvant le faire soigner comme elle le désirait, privée de tout, éloignée du monde, repoussée de partout.

Comprenez-vous les tortures du pauvre père, dirigeant son bâtiment entre les rives habitées et riches du Saint-Laurent, isolé entre le ciel et l'eau, ne sachant où aller, se demandant toujours où il pourrait aborder enfin, car il savait qu'il serait chassé d'Ottawa plus sûrement encore qu'il ne l'était dans la province de Québec.

Le fléau mordit les autres enfants, et bientôt tous prirent le lit. La mère était toujours auprès d'eux, plus triste et plus désolée.

Le père, au gouvernail, cherchait toujours à l'horizon un port, une baie, une anse, où on voulait l'accueillir.

Enfin, il mouilla en face de Longueuil, au large, et télégraphia à Montréal.

On lui permit de débarquer, et la mère et les cinq enfants prirent tristement le chemin de l'hôpital.

Le père est resté sur sa barge, que l'on va désinfecter, et peut-être alors pourra-t-il revenir, seul, à la maison abandonnée.

Dites donc qu'il n'y a pas de drames dans la vie réelle !

* * *

Sur notre première page se trouve le portrait du cardinal McClosky, archevêque de New-York, mort le 10 courant.

L'illustre prélat est né à Brooklyn, le 20 mars 1810. Il avait reçu son éducation au collège Ste-Marie, au Maryland, et l'ordre sacré de la prêtrise dans la Basilique de Saint-Pierre, à New-York, au mois de janvier 1833.

Après avoir passé deux ans à Rome, il revint aux Etats-Unis où il remplit les fonctions de curé de l'église de Saint-Joseph, à New-York. A l'âge